

Vraiment, à lire ces lignes, on croirait que Buffon avait servi, et qu'il avait contracté quelque dette envers ces gais compagnons, qui font leur possible pour remplacer auprès du soldat garnisaire, la famille éloignée, les amis de là-bas, et les camarades manquant à l'appel. Le chien du Régiment prend tellement le ton de la caserne, qu'en effet il se déclare carrément contre ceux qui n'en sont pas et qui ne portent pas l'uniforme : caressant pour le soldat ; il est plus qu'indifférent pour le Pékin.

Ces chiens appartiennent autant au pioupiou qui lui donne sa gamelle à lècher, à l'heure du rata, qu'à l'officier qui lui permet à la *popotte* de poser son museau, sur son genou, en attendant une friandise.

Le chien du Régiment a des connaissances dans toutes les compagnies des quatre bataillons. N'a-t-il pas suivi la cuisine du 40^e dépôt, pendant 5 mois, sans interruption ! Et les recrues, avant de passer en compagnie de guerre, n'ont-elles pas fait l'école de peloton au dépôt ! Qui précédait les clairons, dès l'aube, quand la colonne se dirigeait à la Farnésine, ou sur les bords du Tibre ? N'est-ce pas maître Ali, ou la belle Léda, qui au retour, couraient de chambrée en chambrée, pour attraper ici une miche de pain, là un os ou un peu de bouillon. C'est ainsi que la connaissance se faisait, entre deux caresses, et que plus tard, quand ces recrues étaient versées dans des compagnies différentes, les chiens comptaient des amis à la suite de chaque cuisine.

Quel est le zouzou, qui ne se souvient de ces heureux moments, où le brave Ali, ce héros de Mentana, qui y avait reçu deux blessures des Garibaldiens, venait en frétilant, lui demander l'hospitalité ? Alors, la fatigue était oubliée et pour ne pas déranger le chien qui s'étendait paresseusement sur le *campi* ou sur la paille, le zouzou s'enroulait dans sa demi-couverture et s'endormait sur la dure. Les rêves n'en étaient pas moins roses et le réveil sonnait d'aussi bonne heure que d'habitude, mais le zouzou faisait sa cour au fidèle chien et tâchait de s'attirer ses préférences, en faisant des sacrifices pour lui. Mais, Ali aimait le Régiment et il continuait ses visites le lendemain.

Les chiens étaient aujourd'hui à Rome et y faisaient la rencontre d'un Zouave en permission : Léda, comprenait que les zouzous de la campagne romaine, seraient charmés de sa visite, et cette belle chienne d'arrêt, suivait le permissionnaire à Monte Rotondo. Le lendemain, Léda prenait la route de Mentana, et venait y goûter notre cuisine et recevoir nos caresses. Tivoli, et Monte Angelo la voyaient arriver quelques jours après, faisant son tour d'inspection.

Dans un Régiment composé d'autant d'éléments hétérogènes, que l'était le Régiment des Zouaves, où il fallait des interprètes à toute occasion, pour l'instruction, la théorie sur le service de place, et le tir, seuls les chiens comprenaient tous les idiômes et recevaient les caresses et les fonds de gamelle, sans distinction de races des *Castors*, des Français, des Espagnols, des Allemands, des Anglais, etc. La gamelle est de toutes les *langues*.

Plusieurs officiers avaient des chiens magnifiques, qui leur appartenaient en propre. Les capitaines de la Messalière, Joly, DuReau et beaucoup d'autres avaient des chiens de race, qui n'auraient pas déparé des meutes royales. Ces nobles animaux s'échappaient par ci par là des appartements de leurs maîtres, pour joindre les grands chœurs de chiens, qui se réunissaient tous les soirs, à la place Colonna, et mêlaient leurs aboiements, aux sons des clairons, qui y sonnaient la retraite. Quel vacarme,

quels hurlements, quels cris ne faisaient-ils pas entendre, à la première note des *Tromba* ! Un vrai chabut, quoi ! Tous les soirs la scène recommençait, et les chiens attendaient souvent cette fameuse sonnerie pour rentrer au quartier.

Plusieurs de ces chiens se sont signalés d'une façon particulière, pendant les événements de 1867. Le chien du major Castella, des carabiniers Suisses, accompagna son maître à Mentana, le 3 Novembre 1867. Le major se lança au fort de la mêlée et par une circonstance fortuite, se trouva isolé de sa compagnie et aux prises avec trois chemises rouges. Il s'escriyait de son mieux avec ces gueux de Garibaldiens, mais allait succomber sous le nombre, quand le brave Badinguet, son fidèle chien, arriva comme une trombe, à la rescousse. En un temps et un mouvement, Badinguet sauta à la gorge d'un des trois assaillants et le tint en respect, pendant que Castella tuait l'un des ennemis d'un coup de sabre, et mettait le second hors de combat. Il fit lâcher prise à Badinguet et ramena ce gaillard prisonnier, sous la conduite de son chien, tout fier d'avoir sauvé la vie à son maître et glorieux de sa prise. Castella fut décoré et la compagnie tout entière fit une ovation au courageux chien. On lui vota une médaille de cuivre, sur laquelle on inscrivit en termes élogieux, les faits d'armes de Badinguet, qui avait reçu une balle de revolver dans une patte et un coup de sabre sur le dos, pendant cette affaire. Cette médaille lui fut suspendue au cou, par un magnifique collier. Il la portait encore en 1870.

Ces fidèles compagnons rendaient service aux Zouaves dans les bonnes comme dans les mauvaises affaires. Plus d'un, au régiment, se fit aider dans ses petites parties de maraude, par ces intelligents animaux. Quand le bouillon était maigre et les étapes longues et pénibles, je ne jurerais pas que nous n'ayons pas laissé étrangler, aux chiens qui nous accompagnaient, quelques pigeons qui étaient ensuite jetés dans la cambuse à soupe. Quand la soif étreignait nos gorges desséchées, par la poussière des grandes routes, il se peut aussi que nous ayons laissé les chiens en faction près des haies, pendant que nous pénétrions dans les immenses vignobles qu'elles bordaient, pour y *chipper* quelques grains de raisins.

Ali rendit, dans une de ces occasions, un fier service à ce brave B. qui se trouvait alors en garnison en Mentana. C'était je crois vers la mi-Septembre 1868. B. avait tremblé des fièvres romaines pendant tout l'été, et il avait été obligé de laisser le camp d'Annibal pour l'*Ospedale di San Spirito*, d'où, nous croyions bien qu'il ne sortirait que pour un monde meilleur. Il en était sorti et faisait sa convalescence à Mentana. Quelques jours avant sa sortie de l'Hôpital, un ordre supérieur de la place, informait les soldats, que toute maraude dans les vignobles serait dorénavant punie de quinze jours de prison...brrr. Va sans dire que B. ignorait ces mauvais procédés, à l'égard de pauvres diables, à qui un grain de raisin faisait tant de bien.

Un jour, qu'il se promenait sur la belle route qui relie Monte-Rotondo à Mentana, accompagné d'Ali. B. eut la fantaisie de savourer une grappe ou deux de ces fruits généreux ; en deux temps la haie fut franchie et B. se trouva au milieu d'une vigne immense, couvrant au moins cinquante arpents en superficie, toute chargée de fruits et prête à la vendange. Que faire dans une vigne ? à moins que l'on y mange ? B. mangea beaucoup de raisins et je crois même qu'il poussa la fantaisie jusqu'à se tresser une belle couronne de grappes, dont il entoura son képi ; il s'en attacha sur les épaules en guise d'épaulettes et sur la poitrine en guise de décorations : il en mit quelques-unes dans